

Mémoires du marquis de Sourches



Louis-François du Bouchet, marquis de Sourches (1639-1716)

Issu d'une famille noble du Maine remontant au XIV^e siècle, il est nommé prévôt de l'Hôtel du roi et grand prévôt de France en survivance de son père en 1664. Cette charge lui impose de suivre le souverain dans tous ses déplacements et lui permet de bénéficier d'un logement à la cour. Il est en outre conseiller d'État, gouverneur du Maine, du Perche et de Laval et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il est donc un témoin très bien informé des événements et des faits relatifs à la vie du roi et de ses courtisans.

Ses mémoires nous mènent de 1681 à 1712. Le volume 2 du manuscrit, comprenant les années 1683 et 1684, a disparu.

Sourches n'est pas un amateur de sciences, mais son témoignage est important dans le champ de notre étude dans la mesure où il s'élève vivement contre les travaux de l'aqueduc de Maintenon qui doit conduire les eaux de la rivière d'Eure dans le parc de Versailles. Il porte un grand intérêt à la médecine et aux remèdes prisés par la cour. Ses écrits relatent de manière détaillée tout ce qui a trait à la santé du roi, de la famille royale et d'une manière plus générale à celle de tous ceux qui l'entourent. Son récit sur l'opération de la fistule de Louis XIV est à recouper avec celui qu'en a fait Dangeau. Il s'attache en outre à noter les pensions et faveurs dispensées aux médecins et chirurgiens de la famille royale. À l'instar de Dangeau et de Saint-Simon, il s'attarde longuement sur la disgrâce de Daquin.

Sourches (Louis-François du Bouchet, marquis de), *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte G.-J. de Cosnac et A. Bertrand, Paris, Hachette, 1882-1893, 13 vol.

Tome 1, p. 183

15 février 1685

Vers le 15 de février, M. de Louvois alla voir lui-même les lieux par lesquels on prétendait faire venir l'eau de la rivière d'Eure à Versailles. Cette rivière prend sa source à trois ou quatre lieues au-delà de Chartres; et l'on prétendoit qu'elle était de niveau à pouvoir la faire venir jusque dans Versailles. Mais quoiqu'on n'en voulût faire venir que deux pieds d'eau, pour ne pas ruiner les provinces qu'elle traversoit, il falloit l'amener de vingt lieues tout au moins, et il se trouvoit des endroits où, pour lui faire traverser des vallées très profondes, il falloit faire des aqueducs très longs et plus élevés que ne sont les tours de l'église de Notre-Dame de Paris. C'étoit un ouvrage plus grand que tous ceux qu'ont jamais faits les Romains; et, comme il est bien difficile de niveler juste pendant vingt lieues de terrain, il y avoit beaucoup à appréhender qu'après avoir fait une si prodigieuse dépense l'eau de cette rivière ne pût venir jusqu'à Versailles.

Tome 1, p. 211

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



24 avril 1685

Vers la fin du mois d'avril, on vit arriver autour de Versailles quinze ou seize bataillons d'infanterie, dont la plupart furent envoyés pour travailler à la conduite de la rivière d'Eure, que le Roi faisait venir à Versailles. Le reste demeura aux environs de cette superbe maison pour travailler aux ouvrages du Roi.

Tome 1, p. 222-223

mai 1685

Le Roi avait aussi fait venir à Versailles le marquis de Langeron qui avoit l'intendance de la construction des vaisseaux, pour construire un petit vaisseau propre à naviguer sur son canal, comme le chevalier de Tourville en avoit déjà construit un.

Tome 1, p. 303

3 septembre 1685

[...] le Roi partit de Versailles pour Chambord. Et, ayant visité à cheval tous les travaux qu'il faisait faire pour les aqueducs, par lesquels l'eau de la rivière d'Eure devait venir à Versailles, il vint joindre Mme la Dauphine et le reste de la maison royale, qui l'attendoient aux Essarts, où, ayant diné, il remonta à cheval et continua à visiter les mêmes travaux jusqu'à Galardon, où il coucha.

4 septembre.

Le lendemain, il partit de bonne heure à cheval et alla encore visiter les mêmes travaux en passant par Maintenon ; et, ayant dîné à Berchère-la-Maingot, il vint coucher à Chartres, où Mme la Dauphine se rendit aussi, après avoir dîné à Galardon.

[...] 5 septembre.

Le 5, le Roi, malgré la pluie continuelle qu'il fit tout le jour, alla encore voir les travaux de la rivière d'Eure [...].

Tome 1, p. 423

Juillet 1685

Peu de jours après, le Roi donna au sieur de Ville, qui avoit fait et conduit la célèbre machine qui amenoit les eaux de la Seine à Versailles, cent mille livres d'argent comptant et deux mille livres de pension, outre celle qu'il avoit déjà depuis longtemps.

Tome 1, p. 424-425

12 juillet 1686

Le 12 du mois de juillet, le Roi partit pour Maintenon ; et en arrivant à Épernon, qui est à deux lieues, il monta à cheval, pour commencer à voir les travaux qu'il y faisoit faire, pour amener la rivière d'Eure à Versailles, jusqu'à l'aqueduc prodigieux qu'il faisait bâtir dans la prairie de Maintenon, pour faire traverser cette rivière d'une montagne à l'autre.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



13 juillet. — Le lendemain, après son diner, il alla visiter tous les travaux de la même rivière, jusqu'à quatre lieues de Maintenon.

14 juillet. — Et, le troisième jour, il vit en bataille, dans la plaine qui est au-dessus du château, les vingt-deux bataillons d'infanterie et les trois escadrons de dragons qui travaillaient à cette rivière dans différents endroits et qu'on avait fait rassembler exprès dans ce lieu pour paroître devant lui. Il en fut extrêmement satisfait, et avec raison, car on n'a jamais vu des troupes plus belles et plus lestes que celles-là.

Ce fut une faveur singulière d'avoir permission de suivre le Roi à ce voyage, car, outre les officiers de service nécessaires, à savoir le premier gentilhomme de la chambre, qui était M. le duc d'Aumont, et M. le marquis de Villequier, son fils, en survivance ; le capitaine des gardes, qui était M. le maréchal duc de Luxembourg ; le grand-maître de la garde-robe qui était M. le duc de La Rochefoucauld ; le maître de la garde-robe qui était le marquis de La Salle ; le capitaine des Cent-Suisses, qui était M. le marquis de Tilladet ; le grand-écuyer, qui était M. le comte d'Armagnac ; le grand prévôt, qui était M. le marquis de Sourches le premier écuyer, qui était M. le marquis de Béringhen ; le premier maître d'hôtel, qui était M. de Livry ; le grand maréchal des logis, qui étoit M. de Cavoye, et M. de Louvois, qui y étoit comme secrétaire d'État de la guerre et surintendant des bâtiments, il n'y avait de gens qui pussent manger avec le Roi que M. le duc du Maine, colonel général des Suisses ; M. le maréchal duc de La Feuillade, colonel du régiment des gardes françaises ; M. le marquis de Gesvres premier gentilhomme de la chambre en survivance ; M. le duc de Chevreuse, capitaine-lieutenant des cheveu-légers de la garde ; M. le maréchal duc de Duras, capitaine des gardes du corps ; M. le maréchal d'Humières, grand-maître de l'artillerie ; M. le duc de Villeroy, gouverneur de Lyonnais ; M. de Seignelay, secrétaire d'État, et M. le marquis de Montchevreuil, capitaine de Saint-Germain-en-Laye. Le Roi voulut même n'être suivi que d'un petit nombre de ses bas officiers ; et il trouva bon que les seigneurs qui l'avoient suivi et quelques colonels des troupes qui étoient campées aux environs de Maintenon eussent l'honneur de manger avec lui. Pour Mme de Maintenon, elle mangeait dans sa chambre avec Mme de Montchevreuil. Pendant que le Roi séjourna à Maintenon, Monseigneur, Mme la Dauphine, Monsieur et Madame, Mme la duchesse de Bourbon et Mme la princesse de Conti envoyèrent tous les jours des exprès savoir des nouvelles de la santé de Sa Majesté ; et ce furent MM. de Florensac et de Caylus qui y vinrent de la part de Monseigneur. Le Roi fut extrêmement gai pendant ce petit voyage, comme il avait accoutumé de l'être toujours quand il se voyait accompagné de peu de monde ; et il témoigna y prendre tant de plaisir, que l'on ne douta pas qu'il n'y en fit un second dans peu de temps. Il envoya même quérir l'architecte Mansard, dans le dessein de faire accommoder les dedans du château de Maintenon et d'y faire bâtir deux grosses ailes pour la commodité de la cour, quand il y voudrait revenir.

Tome 1, p. 456-457

18 novembre 1686

Le 18 au matin, les courtisans apprirent avec une extrême surprise que le Roi, le même jour,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



s'étoit fait faire la grande opération; ce qui arriva de cette manière. Le Roi, qui se sentoit de plus en plus incommodé de la fistule qu'il avoit au derrière, avoit résolu depuis deux mois de se faire faire la grande opération ; mais il n'avait confié ce secret qu'à Monseigneur, à Mme de Maintenon, M. de Louvois, au premier médecin, à Félix, premier chirurgien, et au P. de La Chaise, son confesseur : encore Monseigneur n'en savoit pas le jour, que le Roi avoit fixé au 19 de novembre.

Le 17, il se promena en plusieurs endroits de Versailles ; et, s'étant trouvé fort incommodé, quoiqu'il n'en fit rien paroître, il résolut de se faire faire l'opération dès le lendemain. Pour cet effet, il donna ses ordres à Félix et au premier médecin, et en avertit Mme de Maintenon et M. de Louvois, afin qu'ils se trouvassent le lendemain, à huit heures, dans sa chambre; car, pour le P. de La Chaise, il était à Paris, croyant que ce ne serait que pour le 19.

Le 18 étant venu, et huit heures étant sonnées, on entra dans la chambre du Roi, et on trouva qu'il dormoit profondément, grande marque de la tranquillité de son âme, dans une occasion où d'autres auraient eu tant d'inquiétude ! Quand on l'eut éveillé, il demanda si tout était prêt et si M. de Louvois étoit dans son antichambre ; et, comme on lui eut répondu que M. de Louvois y était et que toutes choses étaient prêtes, il se jeta à bas de son lit et se mit à prier Dieu.

Ensuite de quoi, s'étant levé, il dit tout haut :

« Mon Dieu, je me remets entre vos mains. »

Et, se remettant sur son lit, il ordonna à Félix de commencer l'opération ; ce qu'il fit en même temps, en présence de Bessière, le plus habile chirurgien de Paris, et de M. de Louvois, qui tint toujours la main du Roi pendant l'opération ; car Mme de Maintenon se tenoit auprès de la cheminée.

Le Roi ne cria point et dit seulement une fois : « Mon Dieu ! Quand on lui fit la première incision. Comme l'opération étoit presque faite, il dit à Félix de ne le point épargner, et qu'il le traitât comme le moindre particulier de son royaume; ce qui obligea Félix de lui donner encore deux coups de ciseau : ensuite de quoi, lui ayant mis le premier appareil, il le saigna du bras, et ne fut pas si heureux que dans l'opération, car il l'avait parfaitement bien faite, et il piqua un muscle du Roi, ce qui lui causa d'assez grandes douleurs.

Le premier gentilhomme de la chambre et tous les autres grands officiers, qui n'avaient rien su de tout cela, étant venus à neuf heures à l'ordinaire, pour être au lever du Roi, on leur dit qu'il était un peu incommodé, et ils crurent qu'il avoit quelque attaque de goutte.

Sur les dix heures, on les fit entrer, et le Roi déclara à ceux qui s'approchèrent de son lit qu'il venoit de se faire faire la grande opération, et leur en conta toutes les circonstances, récit qui leur causa autant de surprise et d'émotion qu'il leur donna d'admiration pour la fermeté du Roi et pour la prudence avec laquelle il avoit conservé ce secret jusqu'après l'exécution !

Tome 2, p. 60-61

7 juin 1687

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



La première nouvelle qu'on sut après le retour du Roi fut que Sa Majesté avoit donné cent mille livres d'argent comptant à M. d'Aquin, son premier médecin, quatre-vingt mille livres à Fagon, ci-devant premier médecin de la Reine, cent cinquante mille livres à Félix, son premier chirurgien, et quarante mille à Bessière, chirurgien de Paris, qui avoit toujours été présent lorsque Félix l'avoit pansé : beaux présents pour ces messieurs, mais dont on croyait qu'ils avoient l'assurance avant que le Roi partit pour Luxembourg.

Tome 2, p. 89

23 septembre 1688

Il y avoit aussi plus de vingt mille malades dans les trente-six bataillons qui travaillaient à la rivière d'Eure, ce qui obligea le Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'avancer ces travaux, de se déterminer à les renvoyer dans leurs garnisons au 1^{er} octobre, et leur départ fut encore avancé de quelques jours par les pluies continuelles qu'il faisait en ce temps-là.

Tome 3, p. 273

12 novembre 1690

Le 12, le Roi partit de Fontainebleau pour venir coucher à Versailles, et Mme la Dauphine vint coucher à Essonnes, dans le dessein de rejoindre le Roi le lendemain. Ce fut en ce temps-là que mourut la Quintinie, qui avoit l'inspection des jardins potagers du Roi à Versailles, s'étant avisé de réduire en art le métier des jardiniers.

Tome 3, p. 444

28 juillet 1691

Le 28, le Roi donna au secrétaire d'État de Ponchartrain l'administration des haras, du balancier [la monnaie], des arts, des beaux esprits, des meubles et des manufactures, tous emplois qui, depuis le ministère du secrétaire d'État Colbert, avoient été attachés à la charge de surintendant des bâtiments.

Tome 3, p. 286

17 novembre 1691

Le 17, on assurait que le comte de Chavigny, colonel du régiment de Quercy, était mort de maladie ; cependant on sut bientôt qu'il étoit hors de danger.

Ce fut le même jour que le Roi trouva bon que Jouy, capitaine dans son régiment des gardes, fils de d'Aquin, ci-devant son premier médecin, montât la garde à l'ordinaire, et même, sur ce que l'abbé d'Aquin, son frère, agent du clergé, lui fit demander s'il trouverait bon qu'il se présentât devant lui, il lui fit dire qu'il était fort content de lui, et qu'il continuât ses fonctions.

Tome 4, p. 281-282

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



2 novembre 1693

Le 2, le comte de Pontchartrain alla dès le matin, par ordre du Roi, trouver d'Aquin, son premier médecin, et lui dit de sa part de quitter la cour, avec défense d'y revenir, et d'écrire au Roi qui lui accordoit six mille livres de pension. D'Aquin lui demanda quelle pouvoit être la cause de sa disgrâce mais le comte de Pontchartrain lui répondit qu'en homme d'honneur il n'en savoit rien.

Cependant Fagon, ci-devant premier médecin de la Reine, vint pour entrer au lever du Roi, qui demanda s'il n'étoit point dans l'antichambre ; on lui répondit qu'il y étoit, et ayant ordonné qu'on le fit entrer, il lui demanda s'il ne savoit rien; Fagon lui répondit qu'il ne savoit rien, et le Roi lui dit : *Je vous fais mon premier médecin*; sur quoi Fagon lui repartit : « *Sire, M. le premier médecin est donc mort ?* Et le Roi lui répliqua qu'il n'étoit pas mort.

Un moment après, d'Aquin, médecin ordinaire du Roi, vint à son lever, ignorant tout ce qui s'étoit passé; les courtisans, qui sont toujours charitables, le regardoient et lui rioient au nez, mais quelqu'un de ses amis lui dit à l'oreille d'aller chez son frère, et qu'il apprendroit des nouvelles importantes.

Peu de temps après, le comte Pontchartrain l'envoya quérir, et lui dit que le Roi étoit fort content de lui, mais que cependant il vouloit qu'il se défit de sa charge, et, quelque temps après, l'aîné d'Aquin partit pour sa maison de Jouy, et son frère pour Paris.

Cette chute surprit également tout le monde, car on regardoit le premier médecin d'Aquin pour le meilleur courtisan qu'il y eût, et comme un homme qui avoit un crédit infini auprès de son maître ; on ne découvroit point d'autre sujet de sa disgrâce, sinon qu'on dit qu'ayant demandé au Roi l'archevêché de Tours pour son fils l'abbé, et le Roi le lui ayant refusé avec force, il alla encore prier le P. de la Chaise de le demander pour lui, se servant de termes trop forts, ce qui déplut tellement au Roi, qu'il résolut de le chasser, quoique d'ailleurs il avouât qu'il avoit de l'amitié pour lui.

6 novembre 1693

Le 6, on disoit que Châteaurenard, fils aîné de d'Aquin, ci-devant premier médecin du Roi, avoit aussi ordre de se défaire de sa charge de secrétaire du cabinet, et qu'on le révoquoit de l'Intendance de Bourbonnois, et que son frère, le capitaine au régiment des gardes, sortiroit aussi de ce régiment.

Tome 5, p. 176

21 août 1696

Le 21, les chirurgiens jugèrent à propos de faire une incision au mal du Roi, qui étoit effectivement un carboncle ou charbon et non pas un simple clou ; ce fut Félix, son premier chirurgien, qui lui fit l'opération; on avoit fait aussi venir du Tertre pour le saigner, mais il n'y voulut pas consentir. En même temps, la goutte lui prit aux deux pieds, et comme il souffroit de tous côtés, il ne se laissait guère voir aux courtisans, ce qui les comblait de tristesse, outre qu'ils appréhendoient que ces maux ne fussent de longue durée, et qu'on disoit déjà que le

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



voyage de Marly était fort reculé.

Tome 5, p. 208

25 octobre 1697

Ce jour-là, le duc de Chevreuse prit de l'ipécacuana, qui le tira d'affaires.

[Note du marquis de Sourches] :

Autrement appelée par les Espagnols bejuquillo [le manuscrit porte béquiguilly] ; c'était une racine des Indes Occidentales, souveraine pour le flux de ventre, laquelle avait été mise en vogue par un médecin Hollandois nommé Helvétius, qui demuroit à Paris, de sorte qu'on l'appelloit ordinairement le remède d'Helvétius.

Tome 5, p. 245

En ce temps-là, Fagon, premier médecin du Roi, eut une grande matière de s'applaudir sur son habileté par une célèbre consultation qu'on lui fit sur la maladie du roi d'Espagne.

Tome 5, p. 299

On sut, ce jour-là, que Félix, premier chirurgien du Roi et son premier valet de garde-robe, vendait cette dernière charge pour acheter à des Ormes celle de contrôleur général de la maison de Sa Majesté, laquelle lui en avait accordé la survivance pour son fils. Il donnait cent quatre-vingt mille livres d'argent comptant, cinq cents louis d'or de pot-de-vin, et le Roi donnait à des Ormes six mille livres de pension et lui laissoit son logement.

Tome 5, p. 346-347

4 octobre 1697

Le 4, le Roi donna à un second fils de Quentin l'agrément de la charge de premier valet de garde-robe qu'avoit Félix, son premier chirurgien, pour la somme de cent quinze milles livres, et ainsi Félix et son fils entrèrent en possession de sa charge de contrôleur général de la maison du Roi, et en allèrent prêter le serment entre les mains du prince de Condé, grand maître de la maison de Sa Majesté, qui était alors en son château de Chantilly.

Tome 5, p. 354-355

2 novembre 1697.

Le 2, on sut que Sa Majesté avait remis cent mille livres à Villacerf sur les trois cent mille livres qu'il devait payer pour la charge de premier maître d'hôtel de la duchesse de Bourgogne; que la charge de maître d'hôtel ordinaire avoit été fixée à cent mille livres ; que le jeune Boudin [fils d'un apothicaire du Roi en survivance] avait acheté celle de médecin de la maison vingt-deux mille livres, et que le jeune Dionis [premier chirurgien de la duchesse de Bourgogne] avait donné quinze mille livres de celle de chirurgien.

Tome 6, p. 159

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



28 mai 1699

Le 28, Félix, premier chirurgien du Roi trépana Garsault pour la première fois, et cette opération fut fort heureuse.

29 mai 1699

Le lendemain Maréchal le trépana encore en deux autres endroits, et cependant on ne laissoit pas d'espérer encore quelque chose de sa vie.

Tome 6, p. 184

9 septembre 1699

Le soir, on sut que Bourdelot médecin ordinaire du Roi et premier médecin de la duchesse de Bourgogne, avait été continué médecin de la chancellerie, avec deux mille livres d'appointements.

Tome 6, p. 187

23-24 septembre 1699

Le 23, il y eut une éclipse de soleil très considérable; et on le vit, à Fontainebleau, couvert des trois quarts. Le Roi le regarda plusieurs fois dans des verres enfumés, et, peu de jours après, le célèbre Cassini, de l'Observatoire, lui apporta un plan de l'éclipse, dans lequel il lui fit voir de quelles différentes manières elle avait été vue dans tous les endroits du monde où elle avait paru.

Tome 6, p. 231-232

18 février 1700

Sur les six heures du soir, le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent à Marly pour prendre leur part des divertissements, et souper ensuite avec le Roi. Le bal commença sur les huit heures, et il s'y trouva peu de danseuses, parce que la plupart se préparoient pour les mascarades. La duchesse de Bourgogne y étoit en sultane, galamment vêtue; la duchesse de Chartres avec un habit à vertugadin très magnifique, et avec le collet monté. Il y avoit encore trois ou quatre autres dames masquées, qui commencèrent le bal avec le peu d'hommes qui étoient en habit ordinaire. Peu de temps après, parut la mascarade de Monseigneur, qui étoit le sérail du Grand Seigneur; Il étoit représenté par le marquis d'Antin, porté sur les épaules de quatre esclaves; il étoit précédé par deux sultanes, qui étoient la princesse de Conti et la marquise de Châtillon, lesquelles menaient à la chaîne deux gros singes, qui étoient les deux Allard; après cela; venoient deux perroquets, qui étoient deux musiciens, suivis de deux grands ours, qui étoient le comte de Toulouse et le grand prieur de France, lesquels avoient des guitares sur le dos. Ensuite paroissoit un tigre, marchant comme les ours, sur les pieds de derrière, et jouant du téorbe. On voyoit, après cela, deux damoiselles de Numidie, un petit singe, qui étoit un danseur, et deux autruches, qui étoient le marquis de la Vallière et le prince Camille; et puis marchoient deux autres sultanes, qui étoient la princesse d'Espinoy et la marquise de Villequier. Ensuite le sultan venoit, porté par ses quatre esclaves et entouré d'un nombre de courtisans qui portaient des parasols; du nombre desquels étoient Monseigneur, le duc de Bourgogne, le duo de Chartres, le comte de Brionne et plusieurs autres. [...]

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



Tome 8, p. 104

14 juin 1703

Le 14, on apprit que le Roi avait donné sa charge de premier chirurgien à Maréchal ; le plus fameux des chirurgiens de Paris.

Tome 8, p. 298

28 février 1704

Le même matin, d'Argenson, lieutenant général de police de Paris, eut aussi deux audiences particulières du Roi, et l'on crut que c'étoit au sujet d'un nommé Vinaccio, soi-disant médecin napolitain et qu'on croyait néanmoins être allemand, lequel étant venu à Paris depuis peu d'années, et y ayant épousé la fille d'un aubergiste qui n'avoit que quinze cents livres, une fois payées pour tout bien, se trouvoit alors avoir pour cinq cent mille livres de maisons dans Paris, et pour un million de pierreries et d'autres effets. Soit qu'on le soupçonnât d'avoir la pierre philosophale, car il passoit pour un habile chimiste, soit qu'on l'accusât de faire la fausse monnoie, ou de fondre la véritable et d'en envoyer des lingots à Genève, comme quelques-uns le disoient, le secrétaire d'État de Chamillart lui manda de le venir trouver à Versailles. Ayant reçu cet ordre, il alla trouver Socart, commissaire au Châtelet, son ami particulier, pour savoir ce qu'il auroit à faire ; Socart lui conseilla d'obéir, et lui promit de l'accompagner le lendemain à Versailles. En effet, ils s'y en allèrent le lendemain au matin, et le secrétaire d'État de Chamillart, ayant été averti qu'ils étoient dans son antichambre, fit entrer Vinaccio dans son cabinet, où il le questionna pendant une demi-heure, et en sortant il fut arrêté par la Coste, lieutenant de la prévôté de l'hôtel, et conduit à la Bastille, d'où la Coste alla se mettre en garnison chez lui, et le même jour, sur le soir, le commissaire Socart fut aussi arrêté et conduit à la Bastille, mais on ne mit point de garnison chez lui. Comme d'Argenson étoit le commissaire départi par le Roi pour faire le procès à tous ces gens accusés de crime d'État, apparemment il venoit rendre compte à Sa Majesté de cette affaire, qui pouvoit avoir des suites considérables.

Tome 8, p. 362

28 février 1704

Sur le midi, Saint-Pierre, aide de camp du maréchal de Villars, arriva à Marly, apportant une nouvelle de grande conséquence. Il étoit d'abord allé à l'Estang, d'où le secrétaire d'État de Chamillart l'avoit envoyé au Roi avec un de ses gens, et il trouva le Roi qui se promenoit tout au bas de ses jardins, et qui alloit pour voir l'ouvrage qu'il faisoit faire à un des globes que lui avoit donnés le cardinal d'Estrées. Comme il arrivoit au pavillon du globe, Saint-Pierre lui présenta le paquet du secrétaire d'État de Chamillart, dans lequel étoient les dépêches du maréchal de Villars.

Tome 9, p. 1

1^{er} juillet 1704

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



Ce jour-là, le Roi donna à Boulogne, l'un de ses aides d'apothicairerie, la charge d'apothicaire du corps qui vaquait par la mort d'Hoquincant, à condition de payer à la veuve le brevet de retenue de trente mille livres qu'il lui avoit accordé.

[Note de Sourches :]

Celle même qui étoit première-femme de chambre du duc de Bretagne.

Tome 9, p. 327-328

12 août 1705

Le 12, le duc de Noailles eut un grand accès de son mal ordinaire, mais qui ne dura pas longtemps, et on commença à voir dans l'appartement du Roi un plan en relief très magnifique et très beau pour parachever le Louvre, lequel avoit été envoyé au Roi par un seigneur suédois qui étoit premier maître d'hôtel du roi de Suède, et en même temps son surintendant des bâtiments, et lequel ayant beaucoup voyagé en Italie, avoit toujours fait son plaisir de l'architecture, dans laquelle il avoit parfaitement réussi.

Tome 11, p. 17

31 janvier 1708

On sut aussi que Dodart premier médecin du duc de Bretagne, avoit monté à la place de premier médecin du duc de Bourgogne, vacante par la mort de Poisson ; que Poirier avoit eu sa place auprès du duc de Bretagne, et que Douté, médecin de la ville de Versailles, avoit eu son emploi du commun, qui valoit trois mille livres de rente.

Notes de Sourches :

Fils vieux Dodart, médecin de la princesse douairière de Conti, lequel venoit de mourir. Celui-ci travailloit avec application à son métier et avoit beaucoup d'érudition.

**Personne ne le connoissoit à la cour, mais c'étoit un médecin de Paris du choix de Fagon, selon les apparences.

***Médecin de la Faculté de Paris, qui s'étoit adonné à Versailles depuis quelques années

Tome 11, p. 306

27 mars 1709

Le 27, on sut que les médecins qui étoient restés auprès du prince de Condé depuis la retraite d'Helvétius lui avoient donné du pavot pour apaiser les douleurs de sa dysenterie, mais qu'il lui avoit monté à la tête de telle manière, que le P. de la Tour ne pouvoit trouver aucun jour à lui parler de son salut ; cependant on disoit le soir que cette espèce d'ivresse s'étoit dissipée, et que ce prince avoit reçu tous ses sacrements.

Tome 12, p. 88

27 septembre 1709

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires du marquis de Sourches



Il arriva ce jour-là un courrier de Flandres, par lequel on sut que la blessure du maréchal de Villars n'alloit pas bien, et qu'il s'étoit fait un sac au jarret; sur cette nouvelle, le Roi, qui en fut fort touché, résolut de faire partir Maréchal, son premier chirurgien, le lendemain à la pointe du jour, pour aller trouver le maréchal de Villars, étant persuadé que deux ou trois chirurgiens qui le voyoient ne s'accordoient pas bien ensemble.

Tome 12, p. 410

9 décembre 1710

On sut aussi que le Roi avoit donné à Maréchal, son premier chirurgien, la charge de premier chirurgien du duc de Berry.

Tome 12, p. 420

28 décembre 1710

[Le Roi] avoit aussi donné gratis la charge de premier médecin du duc de Berry à la Carlière* et celle de premier médecin de la duchesse de Berry à Douté**.

[Notes de Sourches] :

*Célèbre médecin de Paris.

** Médecin de la faculté de Paris, qui s'étoit venu retirer à Versailles, où il avoit succéder à la pension qu'avoit Dodart lorsqu'il avoit été fait premier médecin du duc de Bourgogne.

Tome 13, p. 275

17 janvier 1712

On sut que le Roi avoit donné la commission de garde des médailles à Simon*, qui étoit de l'Académie royale des Sciences, et de tout temps attaché au Pelletier de Souzy.

[Note de Sourches] :

* Il avoit été précepteur de son fils et ensuite son secrétaire.